

Fiche 3 travail en groupe: l'hindouisme, hérité des migrations

Doc 1. Le cadre et le contexte

Au loin, la montagne Pelée se découpe enfin à l'horizon. Pour les passagers de l'Aurélié, le volcan représente la fin d'un voyage de 90 jours à travers deux océans, du comptoir français de Pondichéry jusqu'à la colonie martiniquaise. Le 6 mai 1853, les 300 premiers engagés indiens des Antilles débarquent dans la rade de Saint-Pierre. Bercés par des espoirs de vie meilleure, 25 000 de leurs compatriotes les rejoindront sur « l'île aux fleurs », 42 000 iront en Guadeloupe et plusieurs milliers en Guyane durant les quatre décennies suivantes. Ce sont eux, travailleurs indiens libres recrutés pour des contrats de cinq ans, qui sont chargés de remplacer les esclaves libérés en 1848 dans les champs de canne à sucre. Maltraités par les propriétaires des plantations, diabolisés par les prêtres catholiques, méprisés par les « nouveaux citoyens » noirs, ces « coolies » (dérivé du turc « köle » qui signifie « esclave »), comme on les surnomme alors avec dédain, sont une main-d'œuvre docile et bon marché.

« Dans la tradition hindoue, l'océan, c'est le Kala Pani, l'espace tabou à ne pas franchir », explique Jean Samuel Sahaï, auteur d'Adagio pour la Da. Les Indiens des Antilles de Henry Sidambarom à Aimé Césaire (Atramenta, 2013). Alors, pour rassurer les candidats au départ, les « mestrys », des agents spécialisés dans le recrutement d'engagés indiens, promettent monts et merveilles après un voyage qu'ils assurent rapide et confortable. Parfois, quand ils ne parviennent pas à calmer les réticences, ils kidnappent, droguent, saoulent... Car les propriétaires de plantations veulent toujours plus de bras. « Les Indiens sont réputés dociles », souligne Sahaï. Plus que les engagés précédents, Chinois, Japonais et Français.

« Ceux qui débarquèrent aux îles à sucre, candides, allaient devoir subir l'oppression des maîtres colons », écrit Jean Samuel Sahaï dans son livre. Logés dans les bâtiments auparavant réservés aux esclaves, victimes d'abus physiques, les coolies qui pensaient trouver un eldorado de libertés rencontrent une nouvelle forme de servage. En Martinique, près de 40 % des engagés, fatigués, déçus, profitent du billet retour garanti pour ceux ayant honoré le contrat. Pour les autres, il ne reste que la révolte. Un conseiller général à Pointe-à-Pitre remarque ainsi : « Ils mettent le feu afin d'être envoyés à Cayenne, où ils espèrent, en subissant leur peine, trouver tout à la fois, repos et bonne nourriture. »

L'intégration des premiers « coolies » bute sur l'obstacle de la langue. A leur arrivée, peu parlent français ou créole. Et, au sein même des populations indiennes, la communication s'avère difficile. Les migrants originaires des Etats du Nord communiquent en hindi et ourdou, tandis que les habitants de l'Andhra Pradesh dialoguent en télougou. Dans la plantation, le créole s'imposera progressivement. Trop lentement au goût des prêtres catholiques. Le vocabulaire pratique assimilé par ces arrivants ne permet pas de leur faire comprendre les concepts bibliques. De toute façon, les propriétaires terriens refusent que les enseignements aient lieu sur les heures de travail, rentabilité oblige. Un regret pour l'Eglise. Dans une lettre pastorale de 1857, monseigneur Le Herpeur, évêque de Martinique, voit dans l'afflux de cette population hindouiste et musulmane un bon moyen de « convertir les adorateurs des idoles [...] sans braver le martyre ». Mais, malgré l'urgence affichée d'en finir avec les « gestes diaboliques » des fêtes indiennes, les conversions sont rares, ou tardives : on baptise parfois les mourants. Quant aux nouveaux Indiens « catholiques », nombreux sont ceux à pratiquer les « anciennes » traditions à l'abri des regards.

<https://www.geo.fr/histoire/les-antilles-dans-le-nouveau-magazine-geo-histoire> N°43 Janvier-Février 2019

Doc 2. Les hindouismes créoles

Dans les îles de la Guadeloupe et de la Martinique, la fin de l'esclavage (1848) et la pression des propriétaires fonciers en vue de contrecarrer les revendications des nouveaux libres et de maintenir à des conditions favorables aux planteurs la production de la canne à sucre, conduisent à engager sous contrat ces travailleurs recrutés en Inde.

Leur contrat précisait qu'ils auraient le droit de pratiquer leur religion, à laquelle furent affectés des lieux situés sur les habitations. Il s'implanta ainsi dans les îles un hindouisme populaire – issu avant tout des castes inférieures auxquelles appartenaient en majorité les immigrés – qui s'est pérennisé dans le cadre des grandes plantations, où les indiens avaient le statut d'un prolétariat rural.

La Guadeloupe offre un tableau plus nuancé que la Martinique. La population indienne, plus nombreuse à son arrivée comme de nos jours, y est d'origines plus diverses. Alors que les indiens de la Martinique sont en quasi totalité d'ascendance tamoule ou du moins sud-indienne (comme ceux de la Réunion), les immigrants venus à la Guadeloupe, tamouls pour la plupart, intègrent en leur sein une importante minorité d'indiens du nord.(...)

L'inscription récente à l'inventaire des monuments historiques d'un temple hindou de la Martinique (Le Galion, à trinité) (...)

En Guadeloupe il n'y a pas moins de 400 temples hindous, dominés par le culte appelé Maliemin très fréquenté dans les villes comme Capesterre, Port Louis, St François et le Moule. L'hindouisme n'est pas moins fort à la Martinique (Basse-Pointe) et à la Guyane. Les hindouismes créoles, pour reprendre l'expression de Jean Benoist, ne restent pas confinés dans le privé, ils sont de plus en plus présents dans l'espace public à travers les arts culinaires, vestimentaires, sculpturaux et musicaux. Beaucoup de Guadeloupéens et Martiniquais participent à leurs cérémonies et adoptent même l'hindouisme auquel ils initient leurs enfants.

Jean Benoist , Monique Desroches , Gerry L'étang , Francis Ponaman
L'Inde dans les arts de la Guadeloupe et de la Martinique, 2004, Ibis Rouge Ed

Nadia Kellil-Benali, lycée Paulette Nardal, Académie de Martinique

Doc 2. Les cultes et rituels indiens

La plupart des immigrants pratiquaient le culte de la Déesse-Mère. Aujourd'hui encore ce culte est observé par la grande majorité des populations rurales de l'Inde, au Sud, davantage qu'au Nord .

Le rituel de la déesse est différent du rituel brahmanique, les Dieux Vishnou, Brahma, Shiwa sont ici quasiment absents. Il s'agit donc d'un hindouisme populaire, adorant des divinités villageoises le plus souvent féminines, dont les origines antérieures au brahmanisme se perdent dans la nuit des temps

Les déesses variaient selon les lieux d'origine des immigrants. Ceux, du Sud adoraient Mariyammī ou Maliemin nommée aussi Citala, déesse de la variole, ceux du Nord adoraient Kaliaī ou « Kalila noire » que l'on retrouve également vénérée au Sud. Bien que leurs rituels différaient sur plusieurs points, elles étaient toutes deux végétariennes mais accessibles par le biais de dieux intermédiaires Hanouman et Maldevilin qui recevaient des sacrifices d'animaux.

En Martinique, où le groupe tamoul est largement représenté, des divinités hindoues sont intégrées au culte vaudou. Maldévilin, combattant légendaire hindou, devient le gardien des temples et haut protecteur de Maliémin (déesse hindoue créolisée). Les Hindous lui associent par ailleurs des symboles chrétiens : Maldévilin est représenté comme saint Georges ou saint Michel.

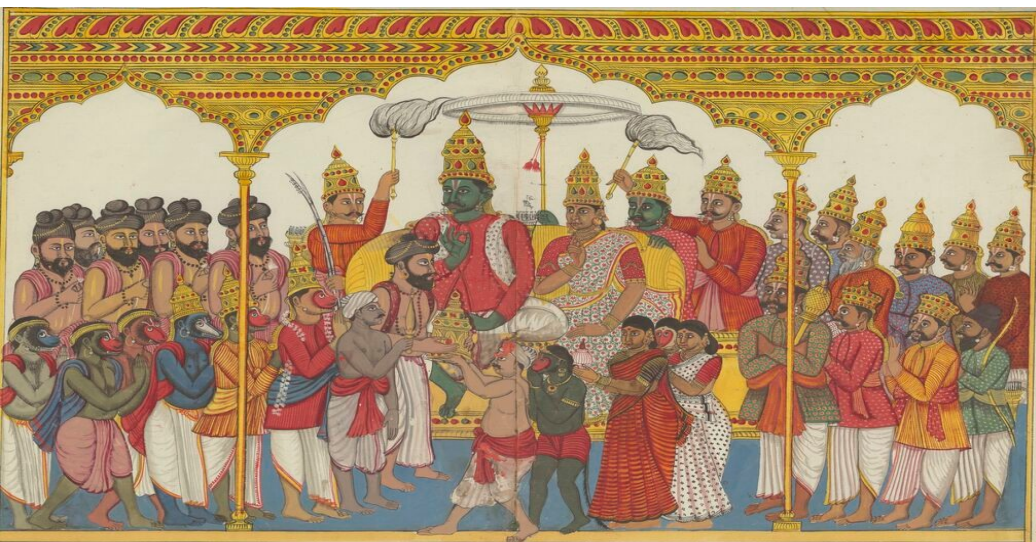
À côté de ces Dieux majeurs gravitaient plusieurs divinités moins importantes dont Nagourmila, saint d'origine musulmane mais déjà adorée par les hindouistes en Inde et qui était le protecteur du voyage.

Gerry L'Étang, Maître de conférences en anthropologie, Université des Antilles-Guyane. *Culte indien et évolution sociale en Martinique et en Guadeloupe*.



Doc 4. Le temple hindou de Macouba

Le temple a été édifié à la suite de l'immigration massive d'indiens après l'abolition de l'esclavage en 1848. Les indiens seront utilisés pour faire face à la crise de l'économie sucrière et au besoin de main d'œuvre abondante et bon marché. Ces derniers étaient très fortement attachés à leur culture et à la religion. Cependant la plus forte communauté Tamoul influença les rites conservés grâce à la musique exécutée lors des cérémonies actuelles appelées : BONDYE KOULI ou SEVIZ-ZINDYEN.



Doc 5. Ramayanall une fête de la tradition hindoue

Cette fête permet de méditer sur l'un des livres sacrés par le biais de prières, de chants et d'offrandes. Le Rāmāyaṇa, la "Geste de Rāma", est un poème de 24 000 śloka (distiques) dont l'auteur est Vālmīki. Ce poème évoque l'épopée de Rāma, prince héritier écarté du trône par une des épouses de son père. Ce prince parfait est contraint à un exil de quatorze années pendant lequel il vivra en ascète dans la forêt Dandaka. Rāma est accompagné dans cette épreuve par son épouse Sītā et Lakṣmaṇa, un de ses trois frères. Avant qu'il ne disparaisse dans la rivière Sarayu pour retourner à sa forme divine, Rāma règne pendant 10 000 ans ; cette période est présentée comme une ère de paix et de prospérité.

<https://gallica.bnf.fr/blog/20032019/les-grands-poemes-epiques-indiens-1-le-ramayana>